

Mathias Clivaz

## #9 pour Lada

MMVI

*Before the seas and mountains were brought forth, I reigned.* Pureté ineffable qui pénètre cette plage de juin, le ciel d'azur, les nuages cernant l'horizon de montagnes de bure et de topaze, à d'autres pas réservées, que fortifient les retours puissants d'une guitare basse. Etreint par les éléments d'avoir combattu durant tout le jour, les masses sonores se déplaçaient en vrillant sur les corps, comme plus tard, en 2010 par exemple, ferait une tondeuse à gazon (type moteur à combustion extatique), sur le faisceau d'attention d'un homme en tout point délivré. Ici Maclachlan, 3<sup>e</sup> division britannique, sur une plage de Normandie. Son regard est comme l'épée, baptême de fer, nom d'un siècle pour ce sable, cette plage, nom d'un démon appris dans le geste, entré dans sa mélodie dès le premier bond sous la mitraille, qui lui fit connaître ce cercle parfait que le soleil a vitrifié sur le ventre à marée basse. Démon démon. Le vent souffle, léger, dans les yeux d'un écossais que traversent les horizons, tels des dominos dont sa force semble pouvoir faire tomber un seul sans que les autres ne soient mis au pas en telles ribambelles de saccades. Pourtant la question se pose, est entraîné de se poser : combien de chaînes, combien de dominos tombés pour en arriver à ce moment précis, ce moment rare, mais ample, dense et voisin de tout ? En face de Maclachlan, sur une deuxième dune, quinze siècles plus tôt (et une éternité en avant) : l'ancêtre. Or, soyez avertis, car « nous savons, quand nous le voulons, dire à voix claire des vérités », et seul pourra reconnaître cette œuvre celui qui s'y soumet et en devient le serviteur. Moment présent donc : je rêve. Entouré d'un banc de mouettes, lové contre ce ciel, cette mer qu'il a traversée jadis sur les ailes de la conquête, l'ancêtre fait des mouvements des bras comme s'il tapait sur des tambours dans une exaltation continue et qui confine à la démence, mais qui est gardée de la démence par le rythme noir qui bat dans ses veines et par lequel il est tenu en suspension entre des formes connues depuis toujours. Le soldat trousse son kilt, large bande bleue, deux lignes, bande bleue, deux fois deux lignes noires, se gratte le haut des cuisses, et puis — non, il se retrouve en pantalon kaki. Le War Office n'est pas revenu sur sa décision de décembre 39 de mettre un terme à l'usage du kilt dans les rangs de l'armée britannique, comme il l'avait fait au début de la guerre de 14 face à l'intime demande des Highland Societies (et ce aussi bien pour des raisons économiques que culturelles). Et donc, économie de la guerre moderne : chaos restreint par le plan du capital, comme s'il n'y avait besoin que d'argent pour faire la guerre, comme si la guerre ne servait à rien d'autre qu'à consommer de l'armement. Economie politique peut-être nous dira-t-on, mais la guerre n'est politique qu'a posteriori, alors qu'elle est d'emblée cosmique, qualité exigée dans l'immédiat par son haut degré

d'intensité. Discours de Churchill: « Nous attendons cette invasion promise depuis longtemps. Les poissons aussi... » Question alors de savoir comment traverser la Manche, avec ou sans musique ? Le grand trésorier se retrouse les babines avec un bruit de minerais froissés. Moment présent, donc ? — Il fut une époque où les guerriers avançaient sur l'ennemi au son des syrinx et des tambourins, et non comme aujourd'hui, rendus presque futiles par les bombes dont le son refoule celui des balles et des cris. C'était par exemple il y a vingt-cinq siècles sur les rives de l'Anatolie, lorsque les Grecques et les Perses s'affrontaient lors de la première guerre médique. Fifres et tambours, trompes, cornets, fanfares, la guerre suivait la musique, avançait dans ce sillage qui traçait devant elle le caractère des combattants, et la cartographie naissante de leurs dynamismes propres. Le débarquement de Normandie se fit encore au son des cornemuses. Mais même ici, quelles armées peuvent encore se targuer de compter parmi leur rang de ces musiciens guerriers comme nous en montrait le NibelungenLied de 1204 dans le personnage de Völker, qui combattit toute retraite coupée l'armée des Huns, aux côtés du « fier Hagen », pendant que leurs compagnons jetaient leurs morts par les fenêtres ? Il est facile de s'imaginer comment la musique rythmait le corps à corps, rythme assourdi et décuplé par le son des lames, des ordres lancés d'un bout à l'autre du champ de bataille, des cris hargneux, des borborygmes de bouches remplies de sang, ou encore des poids morts qui tombent un instant puis ressurgissent sur la mêlée comme des points de passage stabilisés sur lesquelles bascule sans cesse l'équilibre des forces. Les guerres contemporaines manquent de musique, comme leur manque le corps à corps ; car les deux vont ensemble, et satisfont ensemble aux conditions d'un type de guerre qui n'a plus cours, tant les mouvements de perception-action induits par l'organisation musicale entraînent de plein pied sur la terre qu'il s'agissait de conquérir (*la ritournelle* de Deleuze et Guattari). — Absence d'une musique qui prélude à la venue du combat, ou vient avec elle, naît avec elle comme une amorce consubstantielle ; absence d'une musique commune aux combattants qui telle une lame de fond fasse déjà tonner ses vibrations en assonance avec le camp adverse. Tout au plus y aurait-il à considérer les soldats équipés de baladeurs — mais en cela ils sont désincarnés des sonorités propres à la bataille — et puis les films, jeux vidéos, journaux télévisés, qui ignorent quant à eux complètement le corps à corps, aussi sanglantes et d'emblée compromises que puissent se trouver ces mises en scène. Sans transition, MaLachlan meurt le 19 mai 1979, à Glasgow, dans une chambre de la maison de sa fille : ce soir-là des graines de tilleuls tournoient entre ciel et terre dans un ballet de légères flammes. 123 jours plus tôt, le Shah d'Iran et son impératrice quittent leur pays devant la menace de la Révolution Islamique. 124 jours plus tard, Henri Goldman, demi-frère du chanteur éponyme, révolutionnaire à Cuba, au Venezuela, brigand et poète (il avait un temps pensé séquestrer Jacques Lacan), meurt assassiné tandis qu'il sort de chez lui, assassiné par un groupe d'extrême droite de la France républicaine dont il n'a quitté les geôles que depuis trois ans. Or il se trouve que la petite-fille de MaLachlan, par la fille de ce dernier mariée à un vendeur de machine à laver de Glasgow, aura, tandis qu'elle accomplit un voyage linguistique à Paris dix ans plus tard, un coup de foudre musical pour la chanson *Elle a fait un bébé toute seule*. La vague du NewWave est passée sur le prépuce des sociétés occidentales, et comme toujours seuls quelques uns ont su traverser cette nouvelle découpe du territoire de la jouissance, mais — paradoxalement, pour dire cette sorte d'engendrement inopiné des contraires l'un par l'autre — il en résulta aussi une mise en relief de l'authenticité instrumentale et vocale, et le renforcement d'une période d'expérimentations sonores qui se développa de plus en plus en dehors des supers canaux de distribution alors entrain de se constituer. Encore dix ans plus tard, la petite-fille de MaLachlan (« call me Mary or by any name you please ») devenue mère à son tour et qui n'a jamais entendu parler de musiciens comme Edgar Froese, Meredith Monk, Diamanda Galas, Sunn o))), ou même d'ailleurs Sergueï Rachmaninov et qui ne s'en porte pas plus mal, se trouve en Suisse pour son voyage de noce (traversée en solitaire), avec en mémoire

cette carte postale qu'elle avait retrouvée dans les affaires de sa mère, une carte postale envoyée par son grand-père, il y a de cela 36 années. Elle pense : 36, c'est six fois six, ce qui donne Xerxès, qui était Perse, or les Perses sous son commandement rayèrent Babylone de la carte ; et si les post-modernes (comme ils se sont eux-mêmes nommés) construisent des temples à la consommation, les Perses n'avaient pas de temples, mais célébraient Ahura Mazda au travers d'un feu qui était maintenu allumé jours et nuits en plein air, au sommet d'un mont. Et pendant qu'à leur tour des milliers de personnes (quelque part dans le monde) se révulsent les entrailles sur des manèges aux immenses bras métalliques et des centrifugeuses, dans une remise à zéro corporelle de leurs intensités, tandis qu'à leur tour d'autres milliers épellent leurs noms avec des acides sur l'acier froid de la nuit, les papilles remontées jusqu'au sommet du crâne, le corps alléché par une couche sensible d'électricité statique, mais brisée en altérations de formes, le soldat est là quelque part sur son tas de bétail pétrifié, où lui susurrent à l'oreille les détonations (charge-décharge) de plus en plus lointaines du combat : — souviens-toi ! — — Mary quitte la fête foraine et s'avance dans la fraîcheur de la nuit... L'eau clapote comme les pages des livres de Zoroastre brûlés sur l'ordre d'Alexandre. Et c'est là que quelque vingt-quatre siècles plus tard, le 15 juin 1963, tandis que s'ouvre dans l'Essonne le premier hypermarché de France, MacLachlan, alors âgé de 43 ans, est en Suisse, assis au bord du lac Léman par un beau jour de juin ; le soleil caresse en bronze, une bise souffle, tantôt rafale, tantôt nuque sous les soupirs d'une femme. Il est assis au bord de l'eau — sur le quai — les jambes ballantes sur le front de l'eau. Devant lui les cordes métalliques par le vent syncopées contre les mâts des voiliers jouent des carillons, cambreur d'une ondine éveillée par ces sursauts, rire qui semble encrister le soleil dans ses dents. Lorsqu'il ferme les yeux, MacLachlan entend un troupeau de chèvre sur une lande, très loin, qui barbote dans le ciel, et dont la présence s'accroît à mesure que la tension s'infuse en lui et relève les traits de son instinct (les Hautes terres d'Ecosse, Highlander, that's where you belong). Lorsqu'il rouvre les yeux, il voit un drôle de type avec un appareil dans les mains, le premier magnétophone portable de Philips, qui vraisemblablement est entrain de chercher à capter quelque chose, à la manière d'un féru de magnétisme qui se baladerait avec son pendule. A Rome, on adhère deux ans plus tôt à la *Convention internationale sur la protection des artistes interprètes ou exécutants, des producteurs de phonogrammes et des organismes de radiodiffusion*, avec plus d'un demi siècle de retard sur la technique dudit phonogramme, qui dans deux ans va être dépassée par la cassette Philips, bande passante à 4,75 cm/sec. — But MacLachlan my dear, don't you know that the good law can only statuer sur des forces déclinantes et qui ont commencé à se sédimenter, puisque what thus call the evil ne peut être que le devenir dont le délice éternel rejaillit à chaque fois contre la loi (against inside law), sous des déguisements de plus en plus extravagants et divers ? C'est le digne enseignement de notre confrère britannique (et je n'accepte cette confrérie que parce que j'ai des raisons pour une fois d'en être fier) à propos de la religion : William Blake écrivait cela dans son *Mariage du Ciel et de l'Enfer*. — — Mais pour nous rien ne bouge, rien ne règne. Possédés dans la serpentine vibration de la lame à tonnerre, le temps peut-être, comme dans le poème de F. G. Scott, domine les créateurs d'époques, les connaissant ; ou bien le temps et l'espace, de Québec à Montréal entre 1861 et 1944, naissance et mort pour ce prêtre anglican ; et alors espace-temps, définition relativiste du mouvement, mais ouvrant à chaque fois des cercles intempestifs, des œufs cosmiques, non linéaires et sans référent fixe, comme ne peut les penser cet homme d'église pris dans la physique christiano-cartésienne, quoique poète de surcroît. Car bien sûr, selon une interprétation capitaliste, Descartes aura-t-il été le premier philosophe à réclamer ses droits d'auteur : c'était là son rêve secret et celui dont il était secrètement terrorisé. Dès lors, si d'un côté la petite-fille de MacLachlan, Mary, lorsqu'elle se rend dans un parc d'attraction, sur les quais de Lausanne, en Suisse, ou bien à Coney Island comme en 1991, à une demi-heure en métro de Manhattan, aime par-dessus tout cette machine avec un bras immense qui vous fait monter

à 40 mètres du sol puis vous lâche d'un seul coup et vous fait tourner dans tous les sens, non seulement autour de son point de pivot mais aussi sur vous-mêmes, le soldat de la première du Golfe qui erre sur ce bras d'acier en cherchant son équilibre n'a plus de musique que le babil abstrait des commentateurs de radiotélévision, qui enrubannés dans leur propre scansion font rajeunir le monde en parlant de plus en plus vite (grâce à la théorie de la relativité), ou bien le font régresser (grâce à la pyramide sans base de Leibniz), mais est-ce un choix. Si Descartes se sentait aussi mal à l'aise dans la métaphysique qu'il se sentait mal dans ses rêves, et avait pour cela besoin d'une plateforme solide à laquelle tout amarrer, l'amarrage qu'il réfléchit fut repris par des personnes qui ne se sentaient pas mal à l'aise dans leur rêves mais dans la réalité. Si donc Descartes postulant un plan métaphysique pour couper le rêve capitaliste qui le hante ne fait que renforcer ce dernier, la société capitaliste hantée par la réalité et y induisant le plan épocale, post-temporel, signe le contrat d'une sédimentation à prise rapide, dont la grille limite le champ de vision et légitime par là la constance du sujet postmoderne qui précisément se distingue par l'inconstance de sa subjectivité. D'où un couple binaire, l'immobilisme et la fuite, qui se trouve tout au contraire de la musique. Aux alentours du 8<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Hésiode se fascinait à donner la parole aux Muses : « Nous savons, quand nous le voulons. » Et c'est ainsi qu'au tournant de l'an 2000, sur la piste de danse d'une soirée comme s'en déroulent alors des milliers de par le monde, Mary peut croire, tandis qu'elle regarde sa montre à la lumière des stroboscopes, qu'elle va y entrer, dans ce nouveau millénaire ; tout le « battage médiatique » autour du bug informatique et de l'apocalypse a beau lui sortir par les oreilles, elle croit que le temps d'une manière ou d'une autre est présent dans les horloges, les calendriers, et qu'il s'écoule uniformément à travers l'univers. Elle vit dans l'époque, la grille condensée autour de ce point d'arrêt, induite en elle. Si bien induite en fait qu'à son tour elle commence à en connaître le jeu, qu'elle en est devenue maîtresse, qu'elle le pratique à son tour, plus ou moins consciemment, crée des époques à elle seule. Mary devient double, tout à coup — devient rime, son intérieur éclate en prismes de doubles qui tournent comme la boule miroitante au sommet de l'aire de danse, et la reproductibilité des œuvres d'art n'y peut rien, la capitalisation des droits d'auteur n'y peut rien, la musique n'unifie plus rien, Mary se fragmente et des Jésus commencent à éclater dans les couloirs de son ouïe. C'est l'ouest américain qui scande avec elle un péan à la nitroglycérine, les fleurs de maió8 ivres de soleil, et sa fille Lada, sur les épaules de Morphée, comme montée sur un cheval noir cavalcade dans les manifs sur la plaine immense et rouge à travers la multiplicité infuse des connexions synaptiques où seul le rythme de son rassemblement moléculaire fait stase avec le chaos et l'en garde. Sur l'onde du lac : saisissement, surplomb, sérénité. Au même moment les libertés acquises se sédimentent et les lois passent la laisse au cou de leur passé, qu'elles emmènent pisser a posteriori à travers le siècle. — Loi sur la guerre, tribut de guerre, droit des vainqueurs, voici la vérité tant qu'elle sera voulue, droits de l'homme = totalité humaine territoriale, principe directeur, *hegemonikon*. Impossibilité réputée légale de se distinguer sur les autres hommes, puisque la distinction est au principe de l'inégalité, mais communauté des égaux impliquant adversité commune, il faut activer la division pour optimiser l'expression de la violence, condensée par le communautarisme, tout en gardant des communautés molaires si possible, mais la dérive est impossible à contrôler. La guerre semble par là se révéler comme le corps de chauffe des démocraties représentatives, arché de la déchirure, le trait inaudible parce qu'abstrait de la guerre pour la guerre, dont la société civile tirait et entre lesquelles lèvres écartées elle gravait la langue d'ersatz d'appartenance. Construction, chevauchement et surimpression de territoires, tartan des marques, tartan des styles, tartan des genres et des espèces, mais affaiblissement si possible du tartan des races et des religions, puisqu'on a appris (mais pour combien de temps ?) que des incrémentations fortes de ces domaines généraient des dysfonctionnements trop dangereux (mais pour qui ?). Et donc, économie de la guerre moderne, régulation des intensités tartaniques les unes par les

autres, le nationalisme des matchs de foot divertit des musicalismes de rue, les modes vestimentaires divertissent de la couleur de peau, et les religions divertissent du commerce, auto-jugulations dans la grande société de l'outil, que tous continuent de critiquer afin de la rendre plus forte. Les mines de charbon commencent à être désaffectées à partir de 1945, leur usage disparaît avec le siècle : fallait-il donc descendre si profondément sous la terre pour crever la frontière lunaire de la physique aristotélicienne ? Refonder la musique dans la cadence techno des pioches, faire des idées et des idoles les concepts d'une pure économie de la pensée, pour rejaillir sur un cosmos élargi ? Ce serait ainsi qu'à l'autre extrême, la disparition de la musique sur le champ de bataille tient aussi de la suprématie aérienne : Londres, fin 1940, un an avant le suicide par noyade de Virginia Woolf, « Judith, let us say », future femme d'un cornemuseur écossais, se sent minuscule sous le vrombissement épais des bombardiers allemands, le ciel entier occupé par ce tonnerre lent et tenu, la sensation d'asphyxie qui en découle, rendant obsolète la musique comme moyen d'ouvrir un champ de bataille envers un adversaire désormais inatteignable. Sans transition : qu'est-ce que les poissons attendaient le 4 août 1968, lorsque, à 600 mètres au-dessus de Fangataufa dans le Pacifique, explosa une bombe thermonucléaire française 130 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima ? Une sorte d'anniversaire du massacre de la Saint Barthélemy, 1572, Paris, 32 mètres d'altitude environ. Virage à 180° dans le temps (mais existe-t-il trois cent soixante degrés du temps ?), les satellites de la société cybernétique volent aux alentours de 36'000 km d'altitude en orbite géostationnaire, bombardant la terre de milliers de disques durs/sec, dont l'enfichage est assuré par une éthique de l'éternel présent, présent chronophage, producteur d'époques, éthique dévoreuse de temps à qui la musique est de là essentielle, à la fois comme ce qui la sustente, lui ouvre des champs et la dépasse, comme la lame de fond de tout à l'heure qui entre justement là ses résonances. — *Tempus fugit*, disent les poètes démissionnaires, croque-mort ou croque-système, « les insinuantes hardiesses d'Apollons à talons lourds » (Mallarmé), par exemple : le capitalisme est mort au tournant du 21<sup>e</sup> siècle, ses restes batifolaient encore des années plus tard dans l'air autour du feu comme des papillons de nuit, dans des orgies toutes inspirées de la décadence de Rome. Mort de n'avoir pas su résister à sa propre victoire. Le capitalisme, dit-on, a été dès le début lié à la technique, dès la révolution industrielle c'est un processus compulsif d'organisation mécaniste, grillages de plus en plus fins, jusqu'à l'imperceptible d'où relève sa puissance d'induction. Plus l'induction gagne du terrain, plus les intensités tendent à s'inscrire inconsciemment sur le plan de synthèse de ce type d'organisation. Les villes du début du 21<sup>e</sup> siècle, type mégalopoles striées de bandes de transferts asynchrones, à même de gérer des flux à vitesse et codage variables, sont les lieux par excellence de la musique de cette époque, et c'est naturellement là que doit naître la guerre (celle qu'on oppose à la paix) durant ces prochaines décennies. La guerre urbaine n'admet plus la musique de champs, puisqu'il y faut la discrétion, la malléabilité, la diffusion moléculaire des corps d'armées. A ce titre, les commandos, les unités d'élite, aussi bien du côté d'un ordre établi que de ses détracteurs, aussi bien du côté des fratries nomades que des blocs marchands, auront un avantage certain sur les troupes conventionnelles qui ne sont bonnes qu'à tenir en respect les foules de manifestants, tant aussi la ville, pour des raisons économiques évidentes, ne doit pas devenir un champ de bataille molaire (mais elle le deviendra tout de même). Emergence à nouveau du guerrier : le rythme doit être irrégulier, et déjà par-delà toute cadence, à la façon de celui qui marche dans les sables d'Arakis et qui, pour ne pas attirer les vers, adopte un principe d'arythmie dans ses déplacements. De là, émergence d'un nouveau type de sujet, avançant avec lui que si Descartes a le premier formulé la cohérence du sujet moderne, il n'en fut certainement ni l'inventeur ni le créateur. Cette vieille idée de l'auteur se meurt depuis qu'elle a pris son pas régulier (cadence digestive de la loi, réactive aux événements), et s'il y a bien de la pensée qui est produite, j'entends de la pensée vive, ce n'est pas un moi qui est cause et aboutissement de cette production, non plus qu'un dieu,

serait-ce un dieu qui s'amuse ou un démon, ou une inspiration ou je ne sais quelle autre idée pseudo-romantique. Judith, ce soir de juin 44, est sortie de Londres précisément pour ne pas entendre ce genre d'inepties, les nouvelles venues du front, pour échapper aux cris et aux espoirs déçus des grands événements. Elle cueille des fleurs dans le vent chaud, et sa peau répond au vent comme si des écailles ou des plumes lui étaient venues aux bras, toison de Colchide, tandis qu'elle ramasse quelques fleurs ses mains se guident vers les seules possibles élues de son mouvement. Au sommet d'une colline, Judith s'est assise ; elle fume, la tête légèrement renversée, souffle des nuages de baies ; colline couverte d'un hymen roux qu'elle entend résonner en elle. Bientôt, lorsque le soleil s'en est allé, les herbes se dressent plus fermes et violacées dans le crépuscule. Elle pense à la fille qu'elle aura peut-être, elle l'appellera Noémie, à la française, c'est de circonstance se dit-elle, et puis cette fille lui donnera peut-être une petite-fille, et sa petite-fille une arrière-petite-fille, si bien que dans cette lignée quelque chose d'elle survivra à travers les siècles, si cela devait avoir une quelconque importance. Qu'est-ce qui est important ? se demande-t-elle. Et ce qui était important hier, était-ce la même chose qu'aujourd'hui ? Par exemple — pour Niall of the Nine Hostages, dit l'ancêtre, Haut Roi d'Irlande au tournant du V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, alors que le pouvoir du barde n'est second qu'à celui du roi : qu'est-ce qui est important pour lui ? La conquête, l'expansion, l'organisation ? Telle rengaine refait le monde en cycles d'eau lourde, pourtant : il y a plus de jours dans l'année que de degrés dans le cercle, et la bicyclette ne suit pas toujours la même courbure d'espace-temps lorsqu'elle accompagne le geste de la Terre. Il y a des gens qui pensent que rien ne s'invente jamais (« nous » n'en faisons pas partie) : ce sont eux qui ont inventé les musées. Et Lada apparaît : ici. Foyer d'occurrences, manque d'occasions ordinaires, frictions d'un corps dans son bien-être minéral. Qu'est-ce qui est important ? La fin, les valeurs, le plaisir, la vie ? Noémie se méfie. Mary n'a pas de mari. Lada se rend à l'exposition à pied. Le *Guernica* de Picasso qu'elle a devant les yeux montre des corps vrais, des corps qui vivent, que l'on sent hurler et lourds, éminemment conscients de leur propre poids et de la tragédie que cela implique. Lada ne connaît rien à l'histoire de l'art, mais cela elle le sent, cela l'inquiète ; maintenant elle refuse de quitter cette toile tant qu'elle n'aura pas reçu d'elle autant qu'il lui a fallu donner à son abord, et elle commence à tourner. Mais si le cercle est parfait, la terre n'est pas ronde, et il arrive que quelqu'un la déränge, la heurte par quelque parole ou geste ; musée où se démènent les bienvoyants à qui ont été apprises les bases pédagogiques de l'art intéressé, orientation du regard impliquant éclipse du bien commun, dont l'ellipse sert l'inertie supposée de l'astre. Et Lada s'anime — désert de plomb, des voix graves effeuillent le parterre de sa pensée, la musique au-delà du bien et du mal, aveuglée — daimon ! Daimon. Je n'ai plus d'oreille, plus de voix, plus le goût ni le toucher ; mon propre odorat me renifle. Je veux — sentir dans un seul geste, entrer dans le devenir-ensemble de la sensation qui permet : coordination intensive du corps avec ce qui l'entoure, quand tout l'entoure, arc réflexe total du corps glorieux. Zeus aima Mnémosyne durant neuf nuits d'affilée, et c'est ainsi que naquirent les Muses. La mémoire se déploie dans ces cohortes d'épidémies, et tous les matins Lada se réveille et ne se souvient de rien, elle regarde autour d'elle, surprise de ne pas trouver le lieu où elle s'attendait à se réveiller, peut-être, ou peut-être avait-elle fait la fête le soir précédent ? Elle essaye de se souvenir, mais le souvenir est faible devant la volonté, et lorsqu'elle se met ainsi à comprendre la mémoire comme interprétation, elle se sent, vibrante multipliée, comme une loutre jouant sur les vagues d'un désert de pourpre et d'orcade, présence du temps, et contre l'époque qui lui commande de se lever ou de se rendormir, surtout de ne pas rester ouverte sur ce seuil : mais c'est cela justement qu'elle veut. — D'autres mémoires l'habitent, mais justement ce ne sont pas des mémoires, parce que la mémoire n'habite pas mais sélectionne, ce sont des instincts, ce sont, voyons... ce sont des effusions, de son sang, la vie, ou quelque chose de plus inconnu encore. C'est une histoire qui se déroule dans le Nevada, une plaine, immense, rouge, surborée d'arches au travers desquelles le vent

donne tout ce qu'il porte, et vous tire dans ce gouffre, s'engouffre. Là, un homme joue de la basse dans un tonnerre extrêmement tenu de réverbérations, comme si la terre au lieu de simplement renvoyer les sons les absorbait d'abord complètement et les rendait dans sa pureté, sa pureté à elle. Lada... souviens-toi, la musique... dans le réseau de résonance acoustique de la planète, son chant magnétique, souviens-toi le chemin... Quel chemin, quelle musique, quelle... importance ? Prendre à droite et là, suivre les lignes mélodiques, puis tourner encore à droite, aller jusqu'à Sword Beach, et puis revenir sur ses pas de 5 mètres pour ne pas être asphyxié par le brouillard multicolore des cités cybernétiques. Ou avancer peut-être. De ce côté, si je faisais un pas... j'entends de ce côté un tambour, des conquêtes, de la bestialité refoulée, d'êtres occupés à s'en détacher parce que si proches encore de leurs instincts de violence, être homme, mais animal rusé et qui ruse de sa mémoire, et qui sur sa mémoire ruse en se convainquant de son libre arbitre, par le souvenir, manière de dire qu'on a voulu nos actes, alors que nos actes étaient notre volonté. Niall of the Nine Hostages est mort transformé en cigale. De sa descendance, certains ont quitté l'Irlande, d'autres sont restés, O'Lachlan, MacLachlan, par exemple : Kyle MacLachlan, acteur américain, consacré par le film de David Lynch, *Dune*, en 1984. « Je sens que je vais devenir folle. » Lada s'est levée, elle a quitté le sas du rêve, elle a quitté le cercle où ses instincts se produisaient hors toute coercition, à la façon d'un δαίμων ou de diables symboliques, tant les forces sont dans un perpétuel travail par lequel s'accroît la distinction, mais en stase avec le devenir-ensemble de ce travail qui nécessite, au sens fort, la présence de l'adversaire. Elle est sortie, marche, la rue, sa jupe quadrillée comme un réseau de minuscules coupures, mais profondes et plus profondes de ce que la risée sauvage d'un peuple ait pu s'en enduire jusqu'à l'intime jointure de ses organes ; Lada marche et son regard tourne en super8 sur la multiplicité dévisagée de son monde. La foulée s'allonge encore peut-être du fait que jamais la terre basse en son corps n'avait fait le toucher de corde si affluant de sensation et si précis et présent. C'était ce rêve dont elle ne se souvenait qu'une sorte de lieu commun particulièrement insatisfaisant à l'esprit : « souviens-toi ! » — cela lui laissait un vertige, sur les lèvres, le sein droit, les trapèzes tendus en flèche. Se souvenir de quoi ? Quelle musique pour quelle induction, quel pouvoir des mots en tout geste musical, quelle signalétique intensive sur ce masque, l'ancêtre, l'asphalte, et ce type devant sa maison, sur l'herbe, qui s'affaire autour d'une machine, qui tire, pousse, et sue un peu déjà ? Lada s'arrête presque en le regardant, ce qu'il remarque, la regarde à son tour, air de défi, frictions. C'est une tondeuse à gazon, explique-t-il, son arrière grand-père en avait fabriqué un prototype dans les années 50 du XX<sup>e</sup> siècle. Soudain, lui coupant la parole, ce fut le soir, les ventilateurs se mirent à vrombir dans le couchant sur les épaules de Vénus ; et Lada se voit en rêve, très loin, sur une dune, depuis un espace qui la broie. Tout s'agite, les particules se rencontrent, se heurtent, les tartans fusionnent et produisent de l'énergie, *and in the end* le cercle dépasse le monde, et soumet dans sa perfection les synodes éparses du vent — au terme de la bataille : les guerriers se lèvent de leur retraite et marchent vers le demain de leur adversaire éternel. Tendus au silex tangible de la faim, un seul pas en avant suffit. D.C.